

Émile

OLLIVIER

Repérages

l'écritoire

LEMÉAC

Ontologie d'un exil

INNOMBRABLES SONT CEUX qui avant moi ont parlé de l'exil et ceux qui, en exil, ont composé la plus grande partie de leur œuvre. Platon fut l'hôte de Denys de Syracuse et Aristote, celui de Philippe de Macédoine ; Descartes écrivait en Hollande, Giordano Bruno, Paracelse avaient l'Europe entière pour domicile. Après eux, Rousseau, Beckett, Apollinaire, Kandinsky, Cendrars, Van Gogh, Giacometti, Picasso, Chopin et tant et tant d'hommes de sciences, de littérateurs, d'artistes ont considéré l'univers comme leur patrie, se proclamant citoyens du monde à l'instar du théologien Hugues de Saint-Victor qui, déjà au XII^e siècle, écrivait : « Raffiné est l'homme pour qui la patrie est douce ; courageux, celui pour qui tout sol est une patrie ; mais seul est parfait celui pour qui le monde entier est un exil. »

Dans un premier temps, je voulais témoigner de mon trajet de déraciné, tout en étant pleinement conscient de l'importance que prennent les exodes de masse au XX^e siècle et leur impact sur les craintes et tremblements identitaires. Le déracinement serait-il, *a priori*, contraire

REPÉRAGES

à notre nature ? Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'être humain arraché à sa terre finit toujours par s'implanter dans son nouvel habitat. Parce que créature corporelle, il a besoin de s'inscrire physiquement dans l'espace qu'il occupe. C'est la leçon que l'on peut tirer des nombreux témoignages de ceux qui, ayant été déplacés, se sont efforcés, chacun à leur façon, de préserver leur patrie comme espace idéal, quel que soit l'endroit où ils se sont installés. Mais cette patrie est dorénavant un souvenir et les impressions quotidiennes ne viennent pas la revigorer ; elle se fige, se transforme en mots d'autant plus obsédants que pâlit son contenu tangible car, émigrer, ce n'est pas seulement franchir une frontière vers un ailleurs radicalement différent. Ce n'est plus seulement passer d'un territoire à un autre. Au-delà des déplacements que provoquent les migrations, des extractions d'individus de leurs cadres territoriaux, elles ont aussi pour effet de les exposer à de nouveaux modes de socialisation.

Les notions d'exil et d'errance comme celles de patrie ou d'État n'ont de sens que pour les sociétés sédentaires. Majoritaires, elles sont parvenues à imposer aux sociétés nomades des lois et des frontières visant à les cerner et à les immobiliser ; ce faisant, elles ont fini par doter d'une épaisseur historique des notions qui n'avaient à l'origine rien de naturel. Si on se réfère à l'étymologie, le terme nomade vient de *nomas*, qui signifie pasteur. Autrefois, le nomade était un berger ou un pâtre ; ce n'est que plus tard qu'il devint un « berger sans bergerie » et que le mot en arriva à désigner toute personne en déplacement continu. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui préfèrent encore quitter un lieu sécuritaire pour affronter l'inconnu alors que d'autres n'y penseront jamais.

REPÉRAGES

Ils sont légion, ceux qui, tout au long de l'histoire, ont parcouru, traversé tant de routes : les Gitans d'Europe, les *tramps* d'Amérique, les vagabonds de Russie, les Bédouins d'Afrique, les *Boat people* de toutes les mers, y compris celles infestées de requins. Ces émigrants de tout acabit abandonnent leur pays et s'en vont, par la route, par la mer ou par les airs, en quête d'or ou de cieux plus cléments.

Du berger suivant cent bêtes efflanquées, vaches à sonnailles ou moutons poussiéreux aux *Boat people* attirés par les mirages du Nord, le mouvement est le même et le combat pour le mieux-être, identique. Notons en passant que ce berger dont nous parlons n'a rien de commun avec les Daphnés enrubannées ou les pâtres frisés de Watteau qui se prélassent sur l'herbe douce et font chanter leur flûtiau, cependant que dans la clairière proche se déroule la guirlande dansante des nymphes couronnées de fleurs et poursuivies par des chèvre-pieds. Dans l'optique du sédentaire, le fait de vivre sans domicile fixe représente une déchéance, le mode de vie nomade étant contraire à l'intérêt général des communautés établies. Le nomade est d'ailleurs souvent considéré comme dangereux parce que, au mépris des usages et des convenances, il change de lieu comme on change de chemise. Sédentaires et nomades se distinguent de différentes façons, suivant les époques et lieux d'appartenance.

Dans un article consacré à l'exil², Verà Linhartova situe ce concept dans une perspective historique. D'origine latine, *exilium*, ce mot signifie littéralement : « hors

2. Verà Linhartova, « Pour une ontologie de l'exil », *Atelier du roman*, n° 2, mai 1994.

REPÉRAGES

d'ici », « hors de ce lieu ». Il implique donc l'idée d'un lieu privilégié parmi tous, d'un lieu idéal sans pareil. Dans la Grèce ancienne, ce lieu idéal était représenté par la *polis* et, chez les Romains, par l'*urbs* ou la *civitas*. Aussi la société organisée, davantage que le lieu géographique, représente la valeur suprême à laquelle tout individu, dans son propre intérêt, devait rester lié toute sa vie. Et c'est encore dans de telles sociétés que l'exil avait été défini comme un châtement particulièrement sévère. Être banni de la communauté, perdre le droit à la protection qu'elle assurait aux citoyens – ou aux sujets – obéissant à ses lois, perdre le lieu familier pour être livré à l'inconnu : telle devait être la tragédie des exilés.

Mort et résurrection

Linhartova croit que si l'exilé, au sens où l'entendaient les Grecs et les Romains de l'Antiquité, est perçu aujourd'hui comme un criminel, l'ancien châtement s'étant transformé en accusation de crime, cela est dû à un renversement de situation survenu lorsque l'exil forcé s'est transformé en exil volontaire. Immanquablement, les individus vivant sous une dictature ou un régime totalitaire sont considérés comme propriété de l'État et, parmi d'autres restrictions, n'ont pas le droit de se déplacer à leur guise ni d'aller vivre ailleurs. S'ils parviennent à quitter leur territoire sans l'approbation des autorités, ils sont considérés comme coupables et risquent une condamnation par contumace à des années de prison ferme, à la perte de leurs papiers d'identité, donc de leurs droits civiques et de leurs biens personnels. À ces mesures s'additionne le fait qu'ils ne peuvent

REPÉRAGES

généralement plus retourner dans leur pays d'origine, leur condamnation ne comportant pas de prescription.

Selon que l'exil est forcé – l'individu étant banni de sa patrie – ou volontaire – le départ équivalant au libre choix d'une autre vie ou à une fuite provoquée par une menace immédiate –, l'inscription de l'individu dans l'espace et dans le temps se fait de manière très différente. Ainsi, la fuite par nécessité suspend l'exilé de force dans le temps du provisoire et dans l'interminable attente du moment du retour fictif, alors que l'exilé par choix effectue facilement son deuil, sa vie étant perçue comme un nouveau départ. Comme le nomade des déserts, il se sentira chez lui partout où il s'établira. Cet « exil transfiguré », Verà Linhartova va même jusqu'à le considérer comme une opportunité exceptionnelle qu'il faut saisir avec diligence et exploiter sans inutiles hésitations, comme une expérience de légèreté, une prise en charge totale de son destin, une mort, certes, mais aussi une résurrection.

Qu'il soit parti par nécessité, par volonté ou par goût de l'aventure, lorsque l'exilé s'éloigne de sa cité, il doit inmanquablement se constituer des repères lui permettant de se définir par rapport à une altérité, non seulement géographique, mais aussi psychique. Ce repositionnement dans un cadre encore inconnu l'oblige à évaluer correctement l'ampleur de ce territoire qu'il est en demeure d'appivoiser.

Pour prendre sa place dans cet univers étranger, l'arrivant va souvent chercher à exposer ses particularités, par crainte de voir son identité se dissoudre, par crainte de devenir un Autre qu'il ne reconnaît plus et de se retrouver nulle part et hors du temps, comme dans la folie ou dans la mort, lorsque l'on atteint l'impasse ultime

REPÉRAGES

où le désarroi s'allie à la peur. Pour se situer, il a besoin de désigner et de nommer les objets et les êtres qui l'entourent ; il a besoin de repères : ici ou là, lui ou un autre, avant ou après. Dans ce jeu d'oppositions qui renvoient constamment de Soi à l'Autre, puis de l'Autre à Soi, l'esprit humain ne fonctionne qu'à travers l'identification de l'altérité, comme si, à l'image de la vie qui a émergé un jour du néant originel, la conscience humaine prend forme, elle aussi, à partir du vertige de son propre chaos.

Maîtriser la fréquentation

Lorsque je suis arrivé au Québec, ma situation était différente de celle d'aujourd'hui : le fait que j'avais été extirpé de mon pays, une île en proie à l'une des dictatures les plus féroces de la planète, mon accent créole ainsi que mes réflexes de citoyen peu habitué à la vie en démocratie, tout cela faisait de moi un étranger. On dit que le déracinement est contraire à la nature humaine. Pour ma part, je dois avouer que je n'ai pas vécu cet arrachement dans la douleur. Du moins ai-je fait l'effort de ne pas céder trop facilement à la souffrance, sachant que ce sentiment peut devenir envahissant. Étant arrivé à Montréal à une époque de croissance et d'expansion, j'ai bénéficié des retombées de la Révolution tranquille, laquelle avait fait affluer les migrants. Très tôt, j'ai côtoyé des êtres qui arrivaient au pays ou qui étaient prêts à en accueillir d'autres. J'ai pu exprimer librement des idées et des opinions qui, là-bas en Haïti, auraient pu m'exclure de la vie de la cité. À Montréal, elles contribuaient à ma normalité et, pour la première fois de ma vie, rien ne m'obligeait à renoncer à quoi que ce soit.

REPÉRAGES

En outre, comme le Québec des années 1960 achevait son urbanisation, un grand nombre de Montréalais que je fréquentais faisaient partie d'une vague de migration rurale et étaient, eux aussi, de nouveaux arrivants.

En trente ans de vie au Québec, je suis passé successivement de la situation d'exilé à la condition de migrant, puis, plus récemment, à l'impression d'être une personne déplacée qui a longtemps rêvé de retour au pays natal, pour enfin s'apercevoir que sa vie était faite de plusieurs morts et (re)naissances successives. Maintenant, je peux le dire : je suis loin de m'identifier complètement au « nous » que constituent les Québécois d'ancienne ascendance. On ne pourra jamais, même en dépouillant les archives, trouver trace de mes ancêtres au Québec ; aucune généalogie n'exhumera d'obscures et laborieuses gens dont la lignée remonterait à plusieurs siècles d'implantation ; aucun paysan, fermier, artisan de village, clerc ou notable de campagne qui attesterait de ma « pureté ethnique » canadienne-française. Je ne suis pas pour autant cet Autre, l'Étranger, un homme du non-lieu. Je vis depuis assez longtemps au Québec ; il serait malhonnête de ma part de nier l'influence que ce lieu a exercée sur le tissu de ma personnalité. Son histoire récente, ses paysages, ses tourments et ses usages, régis par mille codes invisibles, m'ont peut-être autant façonné, certes à mon insu, que mes années de socialisation sauvage en Haïti.

Le dépaysement et l'exil m'ont doté d'une identité mouvante qui me porte à effectuer quotidiennement des compromis, à procéder à des négociations incessantes. Comment peut-on vivre en n'étant pas tout à fait d'ici, ni plus tout à fait de là-bas ? Rien d'étonnant à cela, ai-je envie d'avancer, car quelque chose a véritablement

REPÉRAGES

changé dans les mouvements migratoires. Jusqu'au début du vingtième siècle, du moins dans la représentation qu'on en avait, les migrations avaient un caractère définitif ; elles s'accompagnaient d'une coupure radicale entre les expatriés et ceux qui restaient au pays. Le migrant aujourd'hui conserve, au contraire, un lien souple avec son pays d'origine, grâce notamment aux moyens de communication. Je suis beaucoup plus proche d'un compatriote qui vit à Port-au-Prince, grâce à la navigation électronique, que lui d'un ami ou d'un parent qui résiderait au Cap-Haïtien, au nord de l'île, par exemple.

D'un autre côté, nous assistons à une formidable explosion du temps et de la distance, une mutation tous azimuts qui met en connexion des mondes différents, des visions du monde différentes. Les déplacements de populations que nous connaissons actuellement exhument des traditions jusqu'ici délégitimées, mettent en circulation des mémoires que l'on aurait crues totalement oubliées. Nous sommes donc en face d'une nouvelle sensibilité, d'un nouveau mode d'être traduisant une expérience inédite, particulièrement originale, de l'être humain. Sommes-nous des mutants ? Je le crois fermement. Ce qui nous manque, c'est la lucidité, « lumière la plus parente du soleil », pour reprendre l'expression de René Char. Ce qui nous fait défaut, c'est la maîtrise de la fréquentation, car nous vivons dans une société fragmentée ; il nous faut dans la plus grande urgence arriver à gérer les multiples articulations de ces fragments. Sois maître dans l'art d'être toi-même. Aie des compétences de bricoleur. Cette attitude, aie-la surtout, car elle est liée à toute l'histoire transnationale des migrants. Apprends à vivre dans les zones franches des marges, des bordures, car cette figure est en passe de

REPÉRAGES

devenir emblématique de la condition humaine et de la modernité.

Frontières et fragments

De nos jours, la question de l'identité ne se pose plus uniquement en termes de rapport au lieu d'origine, ni en termes de corrélation entre une matrie (la langue) et une fratrie (le consensus social). Ces deux phénomènes se trouvent liés à un bouleversement de l'identité, laquelle, étant devenue passablement floue, ne cadre plus avec l'idée d'un destin stable et prévisible dont les citoyens seraient les légataires. Parce que l'économie et la culture connaissent une phase de transnationalisation, que les communications et les déplacements s'accroissent, l'identité s'inscrit à présent dans une structure ouverte dont certaines composantes locales sont à tout moment sollicitées, agressées et pénétrées par diverses formes d'altérité culturelle.

Cette situation nous force à nous référer, non pas à des identités stables, mais à ce que l'on pourrait désigner comme des identités mouvantes ou en évolution. Pour s'en convaincre, il suffit d'une simple observation de ce lieu de cristallisation de l'étranger que sont les villes modernes, Montréal, par exemple, ou n'importe quelle autre ville à forte implantation de migrants. L'observateur avisé est frappé par la présence d'une tension entre identité nationale et cosmopolitisme qui se manifeste constamment par une mise en confrontation entre l'identité des natifs et celle de l'Autre : les mœurs, les manières de table, les manières d'habiter, entre autres, ne sont pas les mêmes.

REPÉRAGES

Cette mise à l'épreuve se fait notamment par une projection dans les espaces publics. Il y a une façon de se comporter, de circuler, de s'exprimer. À ce sujet, Simon Harel³ a montré comment, dans l'imaginaire montréalais, le boulevard Saint-Laurent représente le lieu où la différence et l'hétérogénéité sont mises en scène. Le boulevard Saint-Laurent, qui traverse Montréal du Nord au Sud, constitue non seulement le lieu de démarcation entre l'Est et l'Ouest, mais il est aussi un point de repère, en même temps qu'un lieu de déambulation et d'expression privilégiée de l'urbanité. Dans ce lieu, on peut voir la généalogie de l'immigration ainsi que sa multiplicité.

Lieu de passage de l'étranger à l'étrangeté, la ville de Montréal rend paradoxalement compte de cette situation de mise à l'épreuve et de réciprocité, celle d'une rencontre entre deux étrangers. Ce sont, d'une part, les Québécois, récemment arrivés d'un espace rural (l'urbanisation complète du Québec ne datant que du début des années 1960) et, d'autre part, l'immigrant en provenance de plusieurs arrière-mondes. Au fil des décennies, le flux migratoire a connu une importante métamorphose dont témoigne, entre autres, une distance culturelle de plus en plus grande entre ceux que l'on appelle les « Québécois de souche » et les nouveaux arrivants, Asiatiques, Latino-Américains, Africains, Caraïbéens et autres. Malgré cette distance, ne pourrait-on pas justement se demander si l'identité collective québécoise n'est pas constituée d'une mosaïque d'ethnicités qui a fini par provoquer un éclatement de l'identité nationale ?

3. Simon Harel, *Le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Le Préambule, 1989.

REPÉRAGES

Le recours à l'« origine nationale » n'est-il pas une manière de chercher à fusionner des identités plurielles ?

En ce sens, le pluralisme culturel qui vient hanter périodiquement la scène politique ou l'échéancier public est une question absolument moderne, quoi qu'on pense, et dont on ne saurait faire l'économie. L'une des caractéristiques les plus évidentes de la modernité tient à l'importance que l'on accorde aujourd'hui aux différentes politiques identitaires consacrées à la défense des minorités, cette défense étant généralement axée sur l'origine, le genre ou l'orientation sexuelle des individus. Question donc importante que celle des identités modernes. Elle porte en creux une critique fructueuse des thèses dominantes relatives au « vivre-ensemble ». À une époque dite postmoderne où de nouveaux mouvements sociaux visent d'autres formes d'identité communautaire, que deviennent les identités nationales ? Peuvent-elles être aussi plurielles ? Comment penser une articulation entre nationalité, citoyenneté et civilité ? Comment peut-on être patriote aujourd'hui et vivre dans le cadre des déterminations modernes de l'identité ?

Ces interrogations donnent une idée de la complexité de la question identitaire. Il n'est pas étonnant d'enregistrer chez le simple citoyen l'effet d'incertitude et d'ambiguïté qu'elle provoque. J'en veux pour preuve, d'une part, sa mutabilité en fonction de divers types d'appartenance (à un lieu, qui peut être le Québec avec ou sans le Canada, à un genre, masculin ou féminin, à une religion ou à une culture) et, d'autre part, son inscription éventuelle dans des réseaux supranationaux (économiques, informatiques, intellectuels), caractéristiques – parce qu'ils en sont l'enjeu – du siècle qui s'ouvre.

REPÉRAGES

Une nation en souffrance

Lâcher prise. Témoigner de mon expérience de migrant. Construire mon identité. Revisiter celle qui m'a été prescrite ; assumer celle que j'ai acquise. Vivre en pleine authenticité mon ancrage (ou mon manque d'ancrage) territorial, mémoriel, imaginaire. Pendant longtemps, je me suis demandé si l'expérience de décentrement que je fais au Québec n'était qu'un effet de discours. Voilà une terre qui a tous les attributs d'un pays (gouvernement, Assemblée nationale, langue, drapeau, richesse, inventivité, rapport singulier avec un paysage), et pourtant le Québec n'est pas un pays. Il a nombre d'atouts de souveraineté, des clés pour prendre en main son destin – ma parole, je parle comme un politicien –, et pourtant on ne cesse de se lamenter sur la quête d'une difficile accession à la souveraineté. À croire qu'il y aurait là une sorte de « masochisme collectif ».

Puis à y regarder de plus près, je m'aperçois que dans cet espace social, il y a plusieurs logiques qui s'entrecroisent, se juxtaposent, s'entremêlent. On peut en dresser l'inventaire : d'abord, celle de l'affirmation qui se combine avec un vif sentiment d'antériorité (Autochtones/Québécois d'ancienne ascendance/nouveaux arrivants) ; ensuite celle de l'accueil, c'est-à-dire la logique des populations immigrées qui apportent avec elles leurs traditions, leurs us et coutumes et qui ne tiennent pas à les abandonner ; puis celle de la reproduction, le renvoi à une culture plus ou moins ancienne que la société s'efforce de maintenir vivante, en lui assurant vitalité, dynamisme et pérennité ; enfin celle de la production ou, plus justement dit, celle de la transformation, puisqu'il faut chanter les funérailles de l'homogénéité et cela d'autant

REPÉRAGES

plus que cette société subit les coups de boutoir de la mondialisation. Cela me fait dire, au passage, que le Québec réunit toutes les conditions pour une mise en scène de la différence.

Quand on saisit l'ampleur du travail qu'effectuent ces logiques intimement imbriquées, on comprend qu'il y a quelque chose de pathétique dans le fait d'être Québécois. Cependant, rien n'est simple. S'il y a, à mes yeux, une dimension essentielle de l'être québécois, c'est cette capacité de vivre dans une sorte de tension permanente, dans un monde de l'incertitude, de l'aléatoire ; et malgré tout, les citoyens trouvent le moyen d'assumer collectivement leur liberté.

Cette possibilité, au Québec, de vivre dans un espace de délibération publique – alors qu'ailleurs les problèmes se règlent à coups de mitraillette – est fascinante. L'exercice du droit de vote en est un exemple frappant : selon un mouvement de balancier, on vote libéral à Ottawa et nationaliste au Québec ou, à l'inverse, on peut être libéral au Québec et conservateur à Ottawa. Il y a quand même quelque chose de véritablement émouvant au Québec, car le Québécois apparaît aux yeux du visiteur comme un rêveur, un poète, mais dans le même temps, il est un homme de chiffres et de réalités concrètes, qui sait préserver son trésor de la férocité des prédateurs... J'aime cette terre même si, parfois, elle ressemble à un non-lieu, un hors-lieu, un grand dehors sans limite. J'aime cette liberté totale dont on peut jouir sur cette terre jusqu'à l'ivresse.

Témoin, au double sens de ce terme, c'est-à-dire aussi bien celui qui assiste à un processus que celui qui en atteste, je nourris, en écrivant en français au Québec, une ambition : celle d'écrire au plus près de mon

REPÉRAGES

expérience existentielle. Il y a sans doute à chaque instant de la vie quotidienne un assaut de nos pulsions les plus débridées, assaut terrible que les différents modes de socialisation sauvages ou subis ont réussi à juguler. Il s'agit là d'une violence, lors même qu'elle est symbolique, qui s'accompagne de souffrance. De là, cette plainte qui ressurgit, par à-coups, des tréfonds de mon être et qui prend souvent la forme d'un cri perceptible pour peu qu'on y prête l'oreille. Le moment est peut-être venu de trouver à nouveau une utopie directrice et non mortifère, une manière d'horizon qui baliserait mes relations avec les êtres qui m'entourent, avec les choses et avec moi-même de façon à donner un sens à ma vie.

Une façon d'être écrivain

Vais-je un peu trop vite ? Peut-être, en m'exprimant de la sorte, me suis-je mis dans une situation embarrassante ? L'exil est sans doute l'arme « majeure » de l'écrivain qui entend préserver sa totale autonomie. L'écriture n'est pas seulement une mise au monde de soi-même. Lieu de déploiement de la lucidité et de l'indépendance d'esprit, elle peut permettre à l'écrivain d'éviter des pièges, entre autres, celui de la culpabilité à la mode ces jours-ci dans les places fortes de l'Occident, ou encore celui de la posture de repli « nationaliste » ou « identitaire », puissante dans les pays à culture de résistance. De ce point de vue, celui d'un homme du grand dehors, en « migration infinie », ma condition de migrant m'est une force. Elle fait partie de mon « espace des possibles ».

J'emprunte cette expression à Pierre Bourdieu⁴, pour qui la structure du champ littéraire, champ de forces à

4. Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, 1994.

REPÉRAGES

l'instar des autres champs (qu'il soit artistique, scientifique ou juridique), est inséparable d'un champ de luttes ; elle est un lieu de révolution permanente des formes, une matrice originelle de signes à mettre perpétuellement en question. De même qu'il n'y a plus de place pour une réception naïve des œuvres, une réception au premier degré, de même il n'y a plus de place, du côté de la production, pour les naïfs, sinon comme artistes-objets. L'écrivain est tributaire d'un « espace des possibles » qui oriente sa recherche : définition de l'univers des problèmes, interprétation du monde, références, repères intellectuels, bref, dit Bourdieu, de « tout un système de coordonnées qu'il faut avoir en tête – ce qui ne veut pas dire à la conscience – pour être dans le jeu ». Une précaution s'impose ici : on ne croit pas pour autant que les écrivains doivent être déterminés par l'idéologie, l'appartenance de classe ou l'évolution économique, mais plutôt qu'ils ne peuvent évoluer en dehors de la réalité historique de leur temps.

On pourrait le dire autrement : les pulsions esthétiques ou scientifiques les plus pures se définissent sous la contrainte et dans les limites de la position qu'un écrivain occupe dans la structure d'un état très particulier d'un microcosme littéraire ou artistique historiquement situé et daté. Cette vision réaliste, qui fait de la production d'une œuvre singulière une entreprise collective, soumise à certaines règles, me paraît plus rassurante, après tout, et, si je puis dire, plus humaine que la croyance dans les vertus miraculeuses du génie créateur et de la passion pure pour la forme pure.

L'identification des aspects qui structurent l'espace des possibles peut aisément se vérifier en observant l'articulation d'une œuvre en fonction d'un travail de

REPÉRAGES

déficit culturel s'accompagne d'un déficit d'intégration, puisque les structures de socialisation et d'éducation sont inexistantes, ce qui entraîne inévitablement, la culture étant le socle sur lequel repose toute société, un déficit de cohésion interne. Rien d'étonnant que la société haïtienne soit en butte à des difficultés civiles et civiques inextricables. Et enfin, un déficit politique marqué par une absence d'État, un vide politique qui se traduit par une absence d'espace d'expression.

On peut soutenir sur la base de ce triple déficit que le moment est peut-être venu de remettre en discussion un certain nombre d'évidences : l'identité haïtienne, l'idée de nation, la spécificité culturelle nationale, le nationalisme... Cette remise en question est d'autant plus urgente que dans le cadre de la mondialisation, nous assistons à l'épuisement des combats d'hier, des idéologies de rupture et des projets révolutionnaires (nauffrage du communisme, déclin historique des mouvements ouvriers et paysans, crépuscule de la figure historique de l'intellectuel engagé, fin des luttes de libération nationale et, plus profondément, rejet dont rien ne dit qu'il soit définitif).

Écrire en périphérie

En centrant mon propos sur Haïti, j'ai un souci, celui de déborder sur l'espace caraïbéen francophone. Car je suis convaincu que les questions qui me préoccupent rapprochent des écrivains qui appartiennent à des espaces nationaux différents et même à des histoires littéraires sensiblement différentes. Mais tous occupent des positions très proches dans l'histoire littéraire mondiale, en ce sens que, tous, ils sont pris dans une contradiction

REPÉRAGES

structurale qui les oblige à choisir entre une langue dominante, la langue française qui les coupe de leur public mais leur donne une existence littéraire, et le retrait dans une langue nationale qui les condamne à l'invisibilité ou à une existence littéraire qui franchit rarement les frontières de leur société.

Si la création littéraire concerne les profondeurs abyssales d'une conscience singulière d'écrivain, cette conscience, qu'on le veuille ou non, est travaillée par la réalité sociale dans laquelle elle est ancrée, immergée, située et datée, par son champ des possibles. Œuvrant dans ce champ, chaque écrivain fait face à une exigence de taille, celle de créer, d'inventer, de réinventer ou de se réapproprier l'ensemble des solutions éventuelles pour changer l'ordre littéraire et l'univocité des rapports de forces qui le gouvernent. La langue, tout comme les genres, les formes, les institutions, les structures de reconnaissance et de légitimation, fait partie de ces rapports de force.

Les écrivains haïtiens, comme tous ceux de la Caraïbe, écrivent dans une position dominée, excentrique, périphérique. Ils écrivent dans des espaces littéraires de modeste dimension. Ils appartiennent à une littérature de l'« exiguïté » pour reprendre l'expression de François Paré parlant de la littérature québécoise. Ce concept ici n'est ni quantitatif ni géographique. Il désigne une situation de fait, un *fatum*. Écrire dans la marginalité de ces univers littéraires a des effets puissants car on s'expose d'emblée à une menace d'invisibilité. Écrire en français dans le cas qui nous préoccupe, n'est-ce pas se placer sous l'hégémonie de la littérature française, avec le danger de voir un soi-disant universalisme imposer sa loi ethnocentrique, appauvrissant la revendication de

REPÉRAGES

spécificité nationale et, du coup, la production de connaissance dans le monde ? Ces écrivains doivent créer les conditions de leur apparition, c'est-à-dire de leur visibilité littéraire, recourir à des stratégies complexes qui bouleversent totalement l'univers des possibles littéraires.

Coincé entre deux orientations, l'écrivain est menacé de toutes parts : soit par l'assimilation, c'est-à-dire l'intégration par dilution, effacement de toute différence originelle dans un espace littéraire dominant ; soit par la dissimilation ou la différenciation, c'est-à-dire l'affirmation d'une différence à partir notamment d'une revendication nationale. Une situation intenable et tragique. Glissant parle d'une « souffrance d'expression ». L'écrivain caraïbéen francophone, donc, affronte inévitablement un dilemme : vivre un enfermement, un isolement dans une suffisance mesquine et stérilisante, dans un particulier limitatif, ou, à l'opposé, se diluer dans un universel généralisant. En d'autres termes, s'il affirme sa différence, il se condamne à la voie difficile et incertaine des écrivains nationaux, régionaux, populaires, écrivant dans de petites langues littéraires et pas ou peu reconnues dans l'univers littéraire international. S'il « trahit » son appartenance, il s'assimile à l'un des grands centres littéraires en reniant sa différence. Comment échapper à l'une ou l'autre position ?

La situation des écrivains francophones est paradoxale, sinon tragique. Paris est dans l'ordre littéraire l'équivalent, comme disait Walter Benjamin, de ce qu'est le Vésuve dans l'ordre géographique. Comment habiter à l'ombre de ce « massif grondant et dangereux » ? Pascale Casanova pose le problème en d'autres termes : « Comment inventer une littérature libérée des

REPÉRAGES

impositions, des traditions, des obligations de l'une des littératures les plus incontestées du monde¹⁸ ? »

Quelques solutions ont été esquissées par les écrivains confrontés à ce dilemme, parmi lesquelles l'acrobatie théorique dite des « deux France ». La croyance dans une prétendue dualité de la France – la France colonisatrice, réactionnaire, raciste et la France noble, généreuse, mère des arts et des lettres, émancipatrice, créatrice des droits de l'homme et du citoyen ! – a permis depuis longtemps aux intellectuels de préserver l'idée de liberté et de spécificité littéraire nécessaire à leur existence littéraire tout en les autorisant à lutter contre l'assujettissement politique. Aujourd'hui, les issues et les stratégies se sont un peu diversifiées et raffinées. Certains, comme les écrivains antillais (Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau ou Raphaël Confiant) ou algériens (Rachid Boudjedra), pour échapper à l'omnipotence française, revendiquent le modèle faulknérien ; d'autres, comme le Guinéen Tierno Monénembo, déclarent explicitement leur dette envers les Latino-Américains – et notamment Octavio Paz – et proclament leur liberté créatrice. Mais ils font seulement un détour. Faulkner ainsi que l'ensemble des écrivains d'Amérique latine ont été consacrés à Paris, et les revendiquer, c'est encore reconnaître la puissance spécifique de Paris et de ses verdicts littéraires.

La réponse à la diglossie créole/français étant en soi une inévitable contradiction, la tâche fondamentale à laquelle les écrivains appartenant à cet espace doivent s'atteler, c'est de fabriquer de la différence. Il faut sortir de l'alternative linguistique trop simple (écrire en français ou en créole) pour accéder à la modernité littéraire.

18. *Ibid.*, p. 170.

REPÉRAGES

Samuel Beckett n'écrit ni en anglais ni en français ; il élabore son propre matériel esthétique à partir de ses seules problématiques esthétiques, accédant ainsi à la pleine autonomie littéraire.

Les écrivains haïtiens contemporains font face à un problème supplémentaire. Non seulement ils écrivent dans un espace littéraire exigu, mais ils sont traversés par des fractures cardinales, dont la coupure diaspora/intérieur. Il y a un malaise à inclure dans le panorama de la littérature nationale ceux qui ont disparu comme nationaux, comme si l'appartenance à un espace littéraire devait se faire nécessairement sur le mode de l'adhésion totale, chair et esprit. Cette relation antagonique entre les deux pôles de la littérature haïtienne, leur rejet mutuel suscité par la hargne contre le pays d'origine ou, à l'inverse, contre ceux qui l'ont quitté expliquent la difficulté de définir aujourd'hui un espace littéraire haïtien. Il ne faut pas confondre l'espace littéraire national avec le territoire national. Il faut rappeler ici que, à l'ère de la globalisation, le triangle nation/État/territoire est éclaté et qu'il y a une non-coïncidence entre l'espace littéraire et la nation politique. Il est à souhaiter que les écrivains continuent à dialoguer et à débattre par-delà les frontières.

« Je m'en fous, ce n'est pas ma langue », me disait un jour un jeune écrivain haïtien à qui je faisais remarquer une incorrection grammaticale, un certain manque de rectitude stylistique. Je voudrais ici mettre en évidence une question qui me semble importante, celle de la francophonie. Voilà une proposition qui est traversée par une triple histoire faite de bruits et de fureur, celle du colonialisme français, celle de la colonisation française, celle de l'impérialisme français. Je ne m'étendrai pas

REPÉRAGES

outre mesure sur cet aspect, me bornant à souligner que beaucoup d'écrivains d'expression française dans la Caraïbe ont entretenu et entretiennent encore un rapport blessé, chargé de douleurs mémorielles avec la langue française. C'est là une lecture seconde, « symptomale », comme on disait dans le temps – qu'on peut emprunter au manifeste *Éloge de la créolité* élaboré par Barnabé, Chamoiseau et Confiant –, de la posture que les écrivains tenants de la créolité ont déployée dans leurs œuvres. La question de la francophonie, par contre, mérite qu'on s'y attarde un peu.

La francophonie, née au lendemain de la décolonisation, est un espace géographique mondial constitué par l'ensemble des peuples et des États s'exprimant en français. Elle est également un espace politique, culturel et économique fondé sur la communication interculturelle. De là, à mes yeux, l'existence de deux francophonies : d'abord celle des parlants français qui mènent un combat pour la conservation et la transmission d'un héritage culturel et linguistique ; et celle d'un réseau d'alliances économiques et politiques au sein duquel un ensemble de valeurs sont avancées et débattues. Le premier outil dont s'est doté le monde francophone a été l'Agence de coopération culturelle et technique. À la suite des divers sommets tenus depuis 1985 (huit en tout), le Secrétariat général de la francophonie fut créé à Hanoi en 1997. Dans un premier temps, donc, un organisme de soutien, et dans un deuxième, une organisation politique forte qui, pour Boutros Ghali, l'actuel secrétaire général de l'Organisation internationale de la francophonie, ne cède en poids politique que devant les seules Nations unies. Deux outils, deux discours.

REPÉRAGES

À côté de cette francophonie triomphante regroupant un grand nombre de pays, liste qui s'allonge au risque d'une mise en cause de la caractéristique initiale de la francophonie qui est la langue française, il y a aussi une francophonie du quotidien qui, elle, doit mener sans cesse une lutte pour sauvegarder la langue. Elle constate les reculs et reconnaît la nécessité d'une vigilance, d'une surveillance de tous les instants pour préserver la qualité de la langue. Car les langues sont mortelles, surtout quand elles sont fermées sur elles-mêmes, contraintes à d'étranges contorsions pour dire leur temps. Serait-ce le cas de la langue française aujourd'hui ? Franchement, je ne le crois pas. Mais on oublie trop souvent la curieuse et cruciale situation où se trouve cette langue à présent. Les Français, dans leur ensemble, ne paraissent ni conscients ni soucieux d'un enjeu capital : Comment habite-t-on dans le monde aujourd'hui quand on parle français ?

Un dernier point me semble lié au travail de l'écrivain d'expression française, œuvrant dans de « petites nations » au sein d'une littérature exiguë : c'est celui de la connexion politique, celui de l'engagement dont nous avons déjà parlé d'une façon générale, celui de l'examen critique et politique de leur société. L'engagement demeure pour beaucoup de ces écrivains une exigence éthique mais qui cherche de plus en plus son chemin entre deux extrêmes. On trouve d'un côté la pure pensée du refus, la protestation et la dénonciation érigée en mode esthétique (c'est ce qu'on pourrait appeler l'engagement hypercentrique). De l'autre, la centration hyperesthétique, une version moderne de l'art pour l'art, coupée des attentes « populaires » ; ces écrivains produisent des œuvres qui sont des outils de légitimation

REPÉRAGES

au service des acteurs dominants ou des forces sociales et politiques instituées.

Ces deux tentations traversent l'ensemble des littératures des « petites nations ». Je dirais même qu'elles sont planétaires et opèrent de façon spécifique dans chaque sphère nationale. La littérature est embrassée ici dans la mesure où elle hésite à trancher entre une conception engagée et une autre quelque peu frivole. Le problème est de taille : si elle s'engage, elle risque d'être happée dans des débats où sa spécificité se dissout, se dilue au profit de préoccupations exclusivement politiques. Si elle se limite à une « phénoménologie de l'existant », elle risque de ne pas trouver sa place dans le débat public, sa pertinence dans le moment historique où les lecteurs qui sont potentiellement des acteurs sociaux veulent qu'on fasse la lumière sur le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vrai et le faux, le beau et le grotesque. Dès lors, on comprend qu'il y a nécessité pour ces écrivains d'adopter un autre point de vue qui se refuse aussi bien à promouvoir des « idéologies du salut » qu'à être au service des princes ou même simplement à se plier aux injonctions de l'argent et à la loi du marché. Cette position, on en conviendra, est nouvelle, elle appelle une mutation par rapport aux modalités classiques de l'engagement et entre en tension avec les figures héroïques du passé, l'esthétique réaliste-socialiste ou même celles qui fonctionnent sur le modèle de l'avant-garde.

L'enjeu auquel ces écrivains ont à faire face est de deux ordres : une mise en question de l'ordre social et politique, d'une part, et une rupture esthétique, une mise en cause de l'ordre grammatical, stylistique, dans leurs stratégies de placement ou de révolte, d'autre part. On commence à connaître ces figures d'écrivains,

REPÉRAGES

d'excentriques qui se situent hors du Centre de la République mondiale des lettres, qui sont périphériques. Elles ont un air de famille.

Dans l'espace littéraire médian : des voies de sortie

Les appellations « petites littératures », « petites langues », « littératures mineures », « littératures de l'exiguïté », de l'avis de plus d'un, posent problème puisque ces adjectifs dans le langage courant, même repris dans le champ scientifique, charrient des connotations péjoratives, lors même que ces expressions dénotent des réalités. Il est préférable, à la réflexion, de parler d'espaces littéraires médians (ou moyens) parce que ces écrivains et leurs œuvres ne sont ni centraux ni complètement excentriques. D'ailleurs, le monde change.

La mondialisation constitue aujourd'hui la nouvelle grille de lecture du monde. Ce terme, inconnu il y a dix ans, fait fortune à présent en ce qu'il permet à tout un chacun de désigner des phénomènes complexes et multiples. L'importance qu'il a prise a d'ailleurs de quoi nous inquiéter car, étant lié à des politiques, à des sociétés et à des acteurs, le phénomène de mondialisation semble plus durable que les modes passagères qui nous sont devenues familières. De manière générale, il comporte trois caractéristiques : il correspond à un processus économique qui comporte une phase d'accélération des échanges et de création d'une sphère financière globale ; ce processus s'accompagne d'un formidable développement des réseaux de communication et d'informatisation et, enfin, il suscite l'émergence de phénomènes planétaires transnationaux qui rognent la souveraineté

REPÉRAGES

des États et annoncent ce que Bertrand Badié appelle la fin des territoires.

Il s'effectue en même temps une mutation essentielle qui se retrouve dans tous les registres des changements : le remplacement des structures centralisées par des réseaux. Longtemps régnèrent les centres : pas d'État sans capitale, pas d'entreprise sans direction centrale. Informations, marchandises, décisions devaient provenir d'un point nodal ou y passer ou y faire retour. L'antique répartition autour d'un foyer, le cercle formé autour des jeux anciens par les guerriers comme par les bergers avait survécu jusque dans l'organisation des sociétés modernes. Ce n'est plus le cas. Aujourd'hui, des réseaux, c'est-à-dire des ensembles de nœuds interconnectés, constituent la forme principale dans la sphère politique (recomposition des espaces géopolitiques), dans la sphère financière (ouverture des grandes places boursières), dans les médias (développement de la communication par câbles, par satellite), dans la sphère culturelle (marginalisation des anciennes métropoles). L'espace s'est rétréci. L'accès permanent à toutes les informations, toutes les cultures, toutes les œuvres produit également un effet d'arrêt du temps. Cette mise en réseaux permet de nouvelles possibilités de circuler, de construire de nouvelles identités, de voir naître des individus hybrides et libres. Rien d'étonnant que, dans un tel contexte, on ait l'impression accrue que les créations artistiques les plus valables, aux contenus existentiels les plus percutants, viennent de ce qu'on appelait naguère la périphérie et investissent, avec la mondialisation, les places fortes des grandes métropoles.

Sur le plan littéraire, on commence à connaître cette littérature et à voir ses illustrations : littérature

REPÉRAGES

anglo-indienne, afro-américaine, coréenne, caraïbéenne et sud-américaine. Les écrivains en provenance de ces espaces s'inscrivent dans une radicale nouveauté, une sorte d'espace interstitiel. Ils ne reproduisent plus les formes de l'Occident, ne sont plus sensibles à ses moindres soubresauts ; leurs œuvres ne sont plus de simples déplacements, des pas de côté. Elles rendent compte d'un monde chaotique, fragmenté, éclaté où plus rien n'est à sa place. En rupture avec le localisme, pétries de références fournies par les sciences et la philosophie, c'est sur le plan de l'imaginaire qu'elles prennent leur envol. En deçà ou au-delà des imprécations vengeresses ou désespérées, la mondialisation, qu'elle soit heureuse ou néfaste, oblige à repenser les cadres anciens du politique et du littéraire. Les œuvres des écrivains de l'espace médian de la Caraïbe, de l'Afrique, de l'Amérique latine... indiquent des voies. Il faudrait prendre acte que ces écrivains refusent l'enfermement dans des problématiques nationales ou nationalistes. C'est l'une des lectures que l'on peut prendre de ces assertions devenues aujourd'hui des clichés : « Ma patrie et ma seule, la langue », ou encore « Je n'habite pas un pays, j'habite une langue ». De plus, ces écrivains portent le flambeau de la revendication d'une autonomie littéraire quasi absolue, autonomie qui se joue sur le socle d'un usage subversif de la langue, des formes et des codes sociaux qui y sont liés. Dans ce jeu, la condition de réussite peut-être archi-douloureuse. Elle peut conduire à une sorte de traversée du désert, à l'exil intérieur, au déracinement et à l'expatriation. Il faudrait ajouter à cela le bouleversement de toutes les pratiques littéraires locales et mondiales. Voleurs de feu, ces écrivains brisent les barrières spatiotemporelles puisque, se donnant des moyens

REPÉRAGES

spécifiques pour réduire la distance qui les séparait des centres, leurs innovations formelles et stylistiques leur permettent de transformer les signes de dénuement culturel, économique en ressources littéraires et d'accéder ainsi à la plus grande modernité littéraire. Enfin, et c'est surtout par là qu'ils sont les plus novateurs, tous prônent la création d'une langue dans la langue, une langue libre, neuve, moderne par opposition à une langue écrite, figée, morte.

Et me voilà otage et protagoniste

Lorsque j'ai commencé ce travail de repérage, je me suis demandé dans quelle mesure les questions de migration, d'identité, de territoire, de langue que j'allais aborder étaient du ressort de l'écrivain. Ma première tentation était de me tenir en retrait, me disant que d'autres sont mieux outillés pour faire ce travail, que les praticiens des disciplines savantes telles que l'histoire, la sociologie, la linguistique sont bien équipés pour affronter de telles difficultés. À la vérité, me disais-je, ce n'est pas que l'écrivain doive se désintéresser de ces questions. C'est qu'en s'y intéressant, il ne fait pas spécifiquement œuvre d'écrivain puisqu'il se penche sur des questions que d'autres catégories d'acteurs sont mieux aptes à résoudre alors qu'il ne fait pas ce que lui seul peut faire : produire une œuvre littéraire. S'y intéresser n'est ni interdit ni inutile : c'est seulement contre-productif, parce que ce n'est pas là qu'il s'illustre. En fait, il faut une bonne dose d'audace sinon de mégalo-manie pour croire qu'en tant qu'écrivain je peux répondre, les yeux secs, à une question sur le rôle et la place de l'écrivain dans un monde où s'implante un « nouvel humanisme ».